

Société. Pour la première fois dans un lycée normand, des rescapés de l'attentat du Bataclan ont raconté leur histoire, hier à Coutances

Le Bataclan, l'horreur, l'humain et la vie d'après

La mort en face, pointée comme le canon d'une mitrailleuse automatique sur la tempe. Rescapés de l'attentat du Bataclan en 2015, David Fritz Goepfinger et Stéphane Toutlouyan ont fait partie, ce soir-là, des onze personnes prises en otage pendant 2h40 dans un couloir de la salle de spectacle. Jusqu'à ce que la Brigade de recherche et d'intervention (BRI) rentre et les sauve. Il y a ce sentiment de chance qui traverse inévitablement l'échine. Être encore là. Cette volonté de donner un sens à l'existence, encore plus après un soir où elle en a été dénuée.

À l'initiative de l'Association française des Victimes du Terrorisme (AfVT), devant les élèves du lycée Lebrun, à Coutances, ils narrent leur voyage au cœur de la terreur. L'impression d'être des miraculés, le sentiment d'avoir été complètement impuissants face à la folie des hommes. « Cela libère des choses, raconte David Fritz Goepfinger, qui témoigne deux à trois fois par an depuis huit années. Les jeunes d'aujourd'hui sont les architectes de la mémoire de demain. »

L'ombre et la lumière

Ce soir-là, installé devant le match de football à la télévision, Julien Meniconi, commissaire du X^e arrondissement de Paris à l'époque, sous-préfet de Coutances aujourd'hui, reçoit un coup de fil du maire, l'informant qu'un drame vient de se produire rue Bichat, au Petit Cambodge et au Carillon. Sur place, il y a des vies qui s'éteignent, rappelées à la folie des hommes. D'autres qui se croisent, le temps d'un instant de solidarité et de fraternité, malgré la peur et la menace qu'un nouvel attentat ne se produise. Dix ans après, il y a toujours ce besoin de s'abreuver de ces minutes d'humanité, surgies un soir d'horreur.

« Dès que je suis à Paris je passe par là raconte Julien Meniconi. Je me recueille quelques

« Dès que je suis à Paris, je passe par là, raconte Sarah Monheim. Ce me redonne quelques instants, en pensant aux victimes. Aujourd'hui, je n'ai pas peur de m'installer en terrasse, mais j'ai toujours ce réflexe de pro de checker mon environnement, de savoir par où cela peut arriver... »

Ce jour-là, la vie a changé. Une génération, pour qui les précédentes guerres semblaient bien loin, a connu ce à quoi rien ne pouvait la préparer, au pied d'un immeuble, sur une terrasse ou dans une salle de spectacle. Le terrorisme totalitaire, aveugle, terriblement meurtrier. L'actualité renvoie constamment à ce qui ronge, comme si elle refusait que les cicatrices ne se referment. Alors, il faut apprendre à vivre avec. « On commence à aller mieux le jour où l'on accepte de ne pas chercher à effacer ces horribles images, mais à les mettre sur le côté, Stéphane Toutlouyan. Elles seront toujours là. Rares sont les jours où nous n'y pensons pas. Pas forcément toujours de manière négative, d'ailleurs. Cela fait partie de notre vécu, de notre histoire. »

L'avant et l'après

Le 13 novembre 2015, les attentats de Paris et [Saint-Denis](#) faisaient 130 morts au Stade de France, au Bataclan et sur des terrasses. Depuis, la justice est passée. Le procès s'est achevé en 2022 après dix mois d'audience.

Ce n'est pas un verdict qui soulage vraiment, plutôt une confrontation qui peut aider à se réparer. Sur les 150 jours d'audience, David Fritz Goepfinger en a fait 147, sans toujours tout à fait comprendre la force de ce qu'il était en train de vivre. Il écrivait, compilait, chroniquait. Surtout, ces mois-là, il a renoué avec celui qu'il avait un jour été. Un jeune homme de 23 ans qui, le plus simplement du monde, allait au concert le soir. « Cela m'a apaisé », raconte le trentenaire.

Il raconte que pour lui, le syndrome post-traumatique est chronique. Aujourd'hui, cela va. Et puis, il y a ces trois mois de l'année où tout lui pèse, de septembre à novembre. Les sanglots longs, sans les violons, de l'automne. Les sensations poisseuses de cette nuit morbide remontent à la surface. Elles sont juste cachées dans un coin de la tête. « Dans ce que nous avons vécu, il y a cette idée de la perte de contrôle de notre existence, raconte David Fritz Goepfinger. Être otage, c'est être déstructuré en tant qu'humain, devenir le jouet de quelqu'un. Nous ne servions qu'à être les boucliers à des terroristes qui, eux-mêmes, auraient pu nous tuer. J'ai mis du temps à expliquer ces spirales de dévalorisation que je connais. Cette sensation de ne servir à rien, d'être nul... »

Ne jamais oublier

Il y a l'avant, l'après. Et puis, d'un anniversaire à l'autre, il y a toutes ces choses qui font du bien. Ces rencontres avec une sorte de communauté de destins, nourrie de la camaraderie avec d'autres victimes ou des amitiés avec « des gars de la BRI » à qui, un jour, il avait tenu à dire merci. « On partage quelque chose, on n'a pas besoin de se le dire, raconte Stéphane Toutlouyan. C'est presque inné. »

Il faut apprendre à se savoir survivant. Cohabiter avec ce qui ne s'en ira jamais. « Est-ce qu'il faut en avoir bavé pour apprécier la vie ? », s'interroge Julien Meniconi. Pas forcément. Je sais simplement que depuis ce jour-là, pour moi, elle a une saveur particulière. Il y a cette douleur, qui sera toujours là en nous. À nous de la tenir à distance. »

Tenter de gérer ce qui peut l'être. Rendre palpable l'inimaginable. D'un souffle à l'autre, d'un mot vers l'autre, ainsi avancent les passeurs de mémoire, défenseurs de la dignité de ceux qui ont traversé le drame, porteurs de l'optimisme de ceux qui ont survécu au pire. « Le fait d'être là, avec les élèves, est une des choses qui nous permettent d'arrêter ces images, de purger des choses, conclut David Fritz Goepfinger. Nous avons décidé d'en faire une mission, d'expliquer ce qu'il s'est passé ce soir-là, ce que nous avons vécu en tant qu'humains. Pour qu'ils n'oublient jamais. Tout simplement. »

Julien MUNOZ

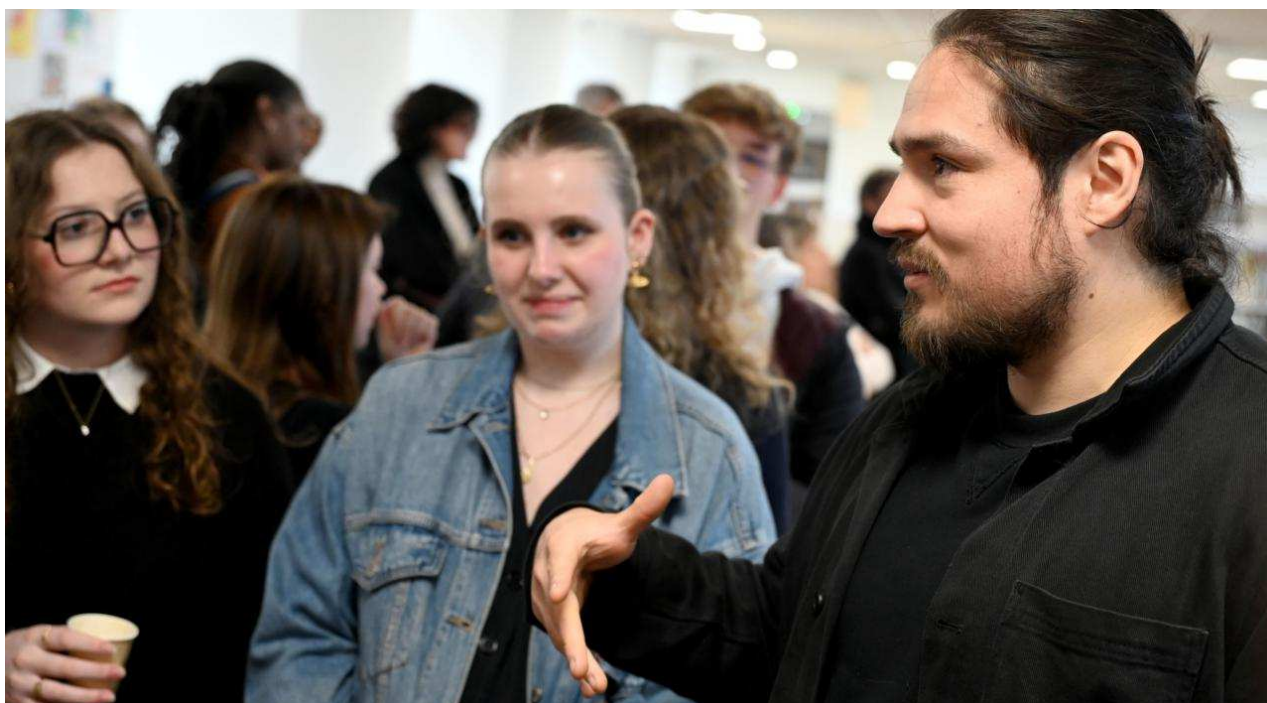


Échange d'une classe de terminale HGGSP (Spécialité géopolitique) du lycée Lebrun de Coutances, hier au CDI. La discussion était encadrée par l'Association française des Victimes du Terrorisme. Désormais habituel en France, il s'agissait du premier témoignage de ce type dans un lycée en Normandie. Jean-Paul BARBIER





Rescapé du Bataclan, Stéphane Toutloyan retourne régulièrement voir des concerts. Jean-Paul BARBIER



David Fritz-Goeppinger échange avec les élèves de son expérience de vie. Sur le soir du 13 novembre 2015. Sur l'après. Jean-Paul BARBIER